

A close-up photograph of two hands, palms facing each other, with fingers slightly spread, forming a heart shape. The hands are positioned against a rough, textured tree trunk. The lighting is soft, highlighting the skin tones and the texture of the bark.

Delphine Giraud

Six ans à t'attendre

ROMAN

*Et vous, croyez-vous
aux secondes chances ?*

Delphine Giraud

Six ans à t'attendre

© Delphine Giraud, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-1909-5



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont tous fictifs, ou utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, des événements ou des lieux serait pure coïncidence.

Couverture : Sigolène Métais

Photo : Fotolia

Aux trois hommes de ma vie.

L'espoir est le dernier à mourir.

(Proverbe brésilien)

Tôt ou tard un secret partagé se révèle.

(Pierre-Claude-Victor Boiste ; Le Dictionnaire Universel – 1800)

PROLOGUE

L'air est encore un peu humide, mais pour la première fois de la journée, le soleil pointe le bout de son nez à travers les nuages gris de cette deuxième quinzaine de Mars. Rachel lui offre son visage. Mais ici, profiter de la faible morsure de ses rayons est moins agréable qu'à la maison, car il suffit d'inspirer pour s'apercevoir que l'atmosphère n'y est pas pure. L'odeur des pots d'échappement devient vite étouffante, et le grondement sourd de cette vie foisonnante tout autour d'elle, un cauchemar pour les oreilles. À Paris, la foule compacte qui se presse sur les trottoirs après une journée de travail, contraste avec le calme bienfaisant de la campagne vendéenne, dont a l'habitude la jeune femme. Elle soupire bruyamment, mais songe qu'elle n'est pas là pour bien longtemps de toute façon. La porte claque en se refermant derrière elle, ce qui la tire de ses rêveries nostalgiques. Elle se met à avancer dans la rue bruyante, s'éloignant de l'immeuble bourgeois de son client pour rejoindre son hôtel à quelques mètres de là. Aujourd'hui, M. Latour s'est montré particulièrement bavard, et Rachel sent poindre un lancinant mal de tête. Serrant sa sacoche avec son coude, elle masse ses tempes de ses majeurs. Rachel et son client sont restés toute la journée dans le séjour de l'appartement, qui manque cruellement de lumière, pour essayer de rafistoler les souvenirs éparpillés et désordonnés de M. Latour. D'ordinaire, Rachel ne se déplace pas chez ses clients. C'est à eux de se débrouiller pour venir la voir dans le petit bureau qu'elle s'est aménagée dans le Domaine Familial, depuis qu'elle est devenue biographe. Écrire pour les autres, retracer leur vie, faire vivre leurs mémoires, c'est ce qu'elle s'applique à faire tous les jours. Si Rachel a accepté cette fois de faire fi de sa propre déontologie, c'est d'abord parce que l'une de ses anciennes clientes lui a demandé d'écrire pour son frère, qui n'est autre que M. Latour, respectable et respecté septuagénaire, connu de tous ceux qui aiment, de près ou de loin, le monde de la mode. Le vieil homme n'aime plus beaucoup se déplacer aussi loin de chez lui, désormais. Mais aussi et surtout – cela, Rachel a un peu honte de l'avouer – parce qu'il lui a offert – en insistant drôlement avant qu'elle n'accepte – une coquette somme pour qu'elle puisse mener à bien son projet. Ce qu'il s'est engagé à lui payer équivaut à peu près

à l'écriture de trois biographies. La jeune femme se sent évidemment dans l'obligation de se surpasser. Même si M. Latour s'est montré très gentil, son investissement, aussi bien pécuniaire, qu'au travers de son excitation dans l'écriture de son histoire, rajoute chez Rachel une pression supplémentaire.

Rachel sent – plus qu'elle ne l'entend, à cause du brouhaha ambiant – son estomac crier famine au creux de son ventre. Elle se demande un instant si elle ne ferait pas mieux de rebrousser chemin pour essayer un autre restaurant que celui de la veille. Le petit boui-boui dans lequel elle a voulu se détendre hier soir ne possède que l'avantage de se situer à un pas du Repos Parisien. La cuisine n'y était vraiment pas fameuse. Comme pour couper cours à son indécision, une grosse goutte vient s'écraser sur la joue de la jeune femme. Elle ferait bien de se dépêcher, si elle ne veut pas prendre la saucée. Il semblerait qu'elle n'ait pas le temps de dénicher un meilleur endroit pour ce soir.

Tant pis, ce sera pour demain.

La foule se presse un peu plus sur le trottoir. À cet instant, qu'est-ce qui pousse Rachel à lever les yeux et à tourner la tête sur la gauche ? Lorsqu'elle y repensera, encore et encore, les jours qui suivront, elle ne trouvera pas de réponse à sa question. L'intuition féminine, peut-être. En tout cas, mue par cette espèce de force de la nature – *le destin* ? - Rachel regarde dans la direction des beaux immeubles en pierre datant du 19ème siècle. Une porte s'ouvre au même moment. Avant même de distinguer nettement la personne qui sort du bâtiment, elle devine de qui il s'agit. Elle le reconnaît... d'instinct. *C'est lui...* Et son cœur cesse de battre un instant. Il manque un battement, puis repart, dans une cadence effrénée. Les parisiens qui la frôlaient jusqu'alors, la bousculent à présent. Elle s'est arrêtée en plein milieu du trottoir, sans crier gare. Pour autant, elle ne bouge pas davantage. Parce que, tout simplement, elle ne peut pas. Ses pieds refusent d'avancer. Ses jambes ne lui obéissent plus. De toute façon, son cerveau est bien incapable de leur formuler un quelconque ordre. Il est figé lui aussi. Figé dans une interrogation muette, que tout-à-coup, son corps ressent l'envie violente de hurler :

Pourquoi Vincent est-il ici, alors qu'il était censé être mort ?

Le sang reflue de son visage, ses oreilles bourdonnent, ses jambes flageolent. Le monde autour d'elle devient flou peu à peu. Il est le seul qu'elle voit nettement. De sa démarche chaloupée, il avance tout en remontant frileusement le col de son pardessus, la dépasse à seulement quelques mètres, puis continue sa progression, sans même s'apercevoir qu'il est ainsi observé. Pétrifiée, elle le supplie mentalement de tourner les yeux vers elle. En vain. Elle est incapable d'esquisser le moindre mouvement. Comme dans un mauvais rêve où elle serait devenue muette, elle ouvre la bouche, mais aucun son ne sort. L'état de choc. Les interrogations. L'incapacité de penser que tout ceci puisse être vrai. Puis la certitude. Cette intuition profonde et puissante qui lui souffle qu'elle ne se trompe pas. Que malgré toutes les questions suscitées par cette résurrection, c'est bien lui qui déambule dans les rues de la capitale. Et l'espoir. Le sang qui rosit de nouveau ses joues. L'air qui emplit ses poumons en gonflant sa poitrine d'espérance. La vie qui reprend son cours autour d'elle, avec un goût un peu différent. Les gouttes d'eau glacées sur son visage et ses mains, les coups de klaxons, les vrombissements des moteurs. Tout lui parvient de nouveau avec netteté. Et ses pieds qui avancent l'un après l'autre. Qui se mettent à courir, à voler, presque. En jouant des coudes, elle se précipite vers ce passé ressurgi de nulle part, vers cet impossible devenu possible...

Rachel regarde au-dehors la pluie qui tombe, drue, sans discontinuer depuis plusieurs jours. La flambée dans le poêle lui rappelle que le printemps n'est pas encore là, et qu'il faudra patienter encore un peu avant de pouvoir se découvrir. Elle en a assez, et sent l'impatience courir sous sa peau. Pour évacuer la tension qui l'habite, elle file à la cuisine et fouille dans les placards à la recherche d'un plat où verser le sachet de cacahuètes qu'elle tient dans les mains.

— Pas ici, la réprimande gentiment sa mère. Dans celui de droite. Aurais-tu la tête ailleurs, Rachel ?

Clotilde s'approche, et tend la main doucement vers le visage de sa fille, pour écarter les mèches de cheveux roux de ses yeux. Rachel se dégage en faisant mine de chercher dans le placard indiqué.

— Tu as mauvaise mine, ma fille. L'air de Paris ne te réussit pas du tout, on dirait.

Une ride soucieuse s'installe entre ses yeux, vite éclipsée par un sourire, à la venue tonitruante de son autre fille.

— Salut la compagnie ! Tiens, Rachel, tu es rentrée ? Tu aurais pu passer au Loft me chercher, on aurait fait qu'une voiture !

Rachel ne relève pas la remarque. Connaissant Carole, elle sait qu'il ne s'agit pas d'un reproche.

Carole étreint sa sœur avec force, puis la contemple en la tenant à bout de bras.

— C'est quoi ces cernes sous les yeux ? Tu as vraiment bossé pendant trois jours, ou bien M. Latour t'a fait faire le tour des boîtes de nuit de la capitale ?

Ses paroles sont empreintes d'humour, mais le regard de Carole se fait soupçonneux, et réellement inquiet à mesure qu'elle observe sa jumelle. Elle

sent que quelque chose lui échappe, mais elle ne parvient pas à saisir quoi. La réaction de Rachel est bien loin de la rassurer.

— Non, non, tout va bien... maugrée-t-elle de façon presque inaudible. J'avais du travail, c'est tout.

— C'est justement ce que j'étais en train de lui dire, insiste Clotilde en levant un sourcil pour signifier qu'elle attend des explications.

— Je suis un peu fatiguée, c'est tout.

Rachel vide le sachet de gâteaux apéritifs dans le ramequin, puis se dirige vers la salle à manger. Alors qu'elle se tient devant la porte, Cécile fait irruption dans la cuisine, tenant un gâteau dans chaque main.

— J'apporte le dessert, attention ! Salut Clotilde ! Salut les Juju !

Elle embrasse chacune d'entre elles de deux baisers sonores sur les joues.

— Salut Tata ! fait Carole, enjouée. Une charlotte au chocolat, et une tarte à la noix de coco ! On est gâtés aujourd'hui !

La jeune femme se lèche les lèvres et fait mine de mettre un doigt gourmand sur la charlotte. Cécile lui assène une petite tape sur la main.

— Pas touche, ma grande ! J'ai dit que j'avais apporté le dessert ! On n'a pas encore mangé, à ce que je sache !

— Où sont les hommes ? demande Clotilde.

— Dans la salle à manger. Ton frère a offert à ton mari une bouteille de vin d'un nouveau producteur des environs. Tu penses qu'il est déjà en train de l'observer sous toutes les coutures pour voir s'il est meilleur que le sien !

Clotilde glousse tandis qu'elles s'avancent toutes dans la salle à manger. Effectivement, Philippe, viticulteur de son état, est en train d'étudier avec concentration la robe pourpre et cristalline. Il hume son bouquet, fait tourner le liquide dans le verre à ballon. Visiblement un peu contrarié par la qualité du nectar, il repose son verre et s'avance vers les femmes pour changer de sujet. Il prend Rachel par les épaules et l'embrasse sur les deux joues.